

LA VIE PARISIENNE



G. BARBIER
1915

FEU !.....

LA VIE PARISIENNE

Paraît tous les Samedis

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 centimes ; — ÉTRANGER, 75 centimes.

RÉDACTION et ADMINISTRATION : 29, rue Tronchet, PARIS (8^e) ; Téléphone Gutenberg 48-59

ABONNEMENTS

PARIS et DÉPARTEMENTS

UN AN : 30 francs ; — Six Mois : 16 francs ;

Trois Mois : 8 francs 50

ÉTRANGER (Union Postale)

UN AN : 36 francs ; — Six Mois : 19 franc

Trois Mois : 10 francs

Les Abonnements doivent commencer le 1^{er} de chaque mois.

**GOUTTES
DES COLONIES
DE CHANDRON**

CONTRE

**MAUVAISES DIGESTIONS,
MAUX D'ESTOMAC,
Diarrhée, Dysenterie,
Vomissements, Cholérine**

**PUISSANT ANTISEPTIQUE DE
L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN**

DANS TOUTES LES PHARMACIES.
VENTE EN GROS : 8, Rue Vivienne, Paris.


CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS

POUDRE DENTIFRICE CHARLARD

Boîte : 2/50 franco-Pharmacie, 12, Bd. Bonne-Nouvelle, Paris

ÉTÉ 1915

MAGASIN de CHOCOLATS et BONBONS
PRÉVOST



**CHOCOLAT à la TASSE PRÉVOST
et CAFÉS**

39, Boulevard Bonne-Nouvelle
Allées de Tourny, 4, à BORDEAUX

Pour le Voyage, FRUITS CONFITS de première marque

Le COURRIER de la PRESSE

21, Boulevard Montmartre, 21 — PARIS (2^e)

ESTAMPES

Catalogue spécial illustré
d'Estampes galantes en couleurs
de : RAPHAEL KIRCHNER, FABIANO,
MANEL FELIU, LÉONNEC, WEGENER,
NAM, LEO FONTAN, etc. Franco, 0 fr. 50.
Catalogue spécial illustré d'estampes
sur la Guerre 1914-1915. Fco 0 fr. 50.

LIBRAIRIE DE L'ESTAMPE, 68, Chaussée d'Antin, PARIS

Genre XVIII^e siècle
et GUERRE 1914

"LES PÊCHÉS CAPITAUX"
Pochette de 7 cartes postales en couleurs, d'un
art exquis, par RAPHAEL KIRCHNER.
Franco par poste : 1 fr. 50.

"L'HEURE DU PÊCHÉ"
Roman parisien, d'Antonin RESCHAL.
Enorme succès. 27^e mille. Franco : 3 fr. 50.

MAISONS CHOISIES

2 fr. la ligne (50 lettres, chiffres ou espaces).

RECHERCHES ET RENSEIGNEMENTS

POLICE PARISIENNE, 124, r. Rivoli, IMBERT Dir. Ex-
insp. attaché au Cabinet du Préfet de Police. Re-
cherches de t. natures. Rens. confid. Enquêtes sur t. sujets.
Mariage (avant). Divorce. Constats. Successions. Vois.
Surveillance, etc. Missions. Paris, France, Étranger.
Discr. absolue.

POLICE PRIVÉE, 37, boul. Malesherbes, Paris. 20^e an-
née, recherches, enquêtes, surveillances, mariages,
santé, antécédents, moralité, prodiges, etc., etc.
DIVORCES. E. VILLIOD, Directeur, reçoit de 9 heures
à midi et de 2 heures à 6 heures. Téléphone Central
85-81.

DIVERS

ACHAT DE VIEUX DENTIERS, Bijoux et Argentierie.
LOUIS, 8, Faubourg Montmartre, 8.

GABRIELLE, 5, avenue Mac-Mahon, spirite, guidera
avenir, évitera décep. de la vie par ses conseils. 2 à 7 h.

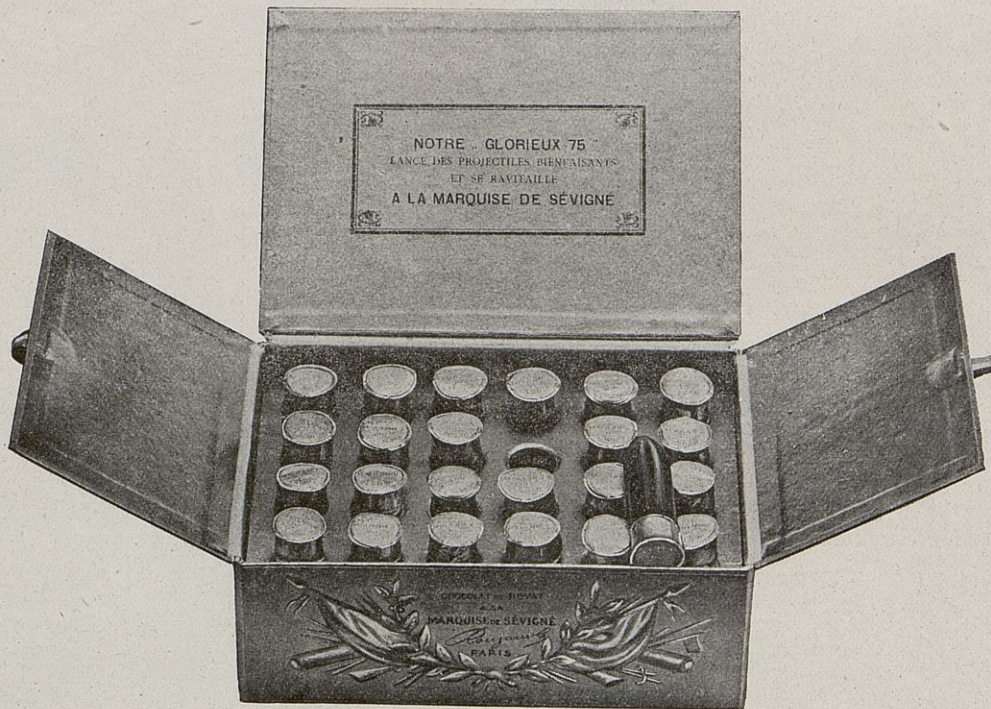
HOTELS

ETOILE. Hôtel BELFAST, 10, avenue Carnot, dernier
confort moderne. Chambre à la journée, au mois.
Restaurant. Repas servis dans les chambres.

OCCASIONS

BIJOUX · PERLES · DIAMANTS
sont achetés aussi cher qu'avant la guerre
chez **PARÈDES**, 11, rue Caumartin. 1^{er} ÉTAGE

BIBLIO, r. Vivienne, 12, achète livres et gravures.
Envoie franco sur demande son dernier Catalogue.



PETIT CAISSON garni d'obus en chocolat, à culasse d'or, et que les équipes de relève apporteront aux
soldats amateurs de munitions réconfortantes. Le caisson de 24 obus est expédié contre mandat de 8 fr. adressé
à la MARQUISE DE SÉVIGNÉ, 11, boulevard de la Madeleine, PARIS.

BIJOUX Plus haut Cours
COMMISSION
COMPTOIR ARGENTIN, 25, rue Caumartin, Paris

ARTISTIC PARFUM
GODET

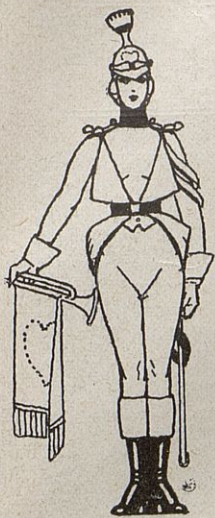
MARTINI
Vermouth de Turin
LE MEILLEUR

La
Photographie
d'Art

Reutlinger

21, Boulevard Montmartre, Paris.
accorde 50 % sur son tarif pendant la guerre.

ON DIT... ON DIT...



On nous écrit de Vichy...

La guerre n'a malheureusement pas aboli les maladies de l'estomac et du foie et il y a encore des gens qui souffrent de dyspepsies ou d'autres misères. L'organisme humain n'a pas voulu faire l'union sacrée!

Il y a donc du monde à Vichy. Et il y a même une petite saison, en somme, — une saison de guerre, mais une saison tout de même...

Beaucoup d'hôtels ont été réquisitionnés, mais il en reste!... Les cafés ferment à onze heures. On ne joue ni à la boule ni aux petits chevaux, mais on joue au baccara — parce que le baccara est une maladie et qu'il y a des gens qui sont bien obligés de soigner, le soir, leur petite « baccarite » chronique ou aiguë...

Au Casino, on ne donne pas la comédie dans la grande salle de spectacle, qui serait trop vaste, hélas! mais on a aménagé un gentil petit théâtre de circonstance, dans un hall, où toutes les « nouveautés » de 1913 et de 1914 défilent les unes après les autres, avec M. Brasseur, comme jadis, avec M. de F. Rudy, comme si de rien n'était, avec M. de M. x, avec M^{lle} S. rel et M^{lle} L. v. lière...

Il y a un orchestre, mais — ô bonheur! — ce ne sont pas des tziganes!... Ce ne sont pas des homards qui jouent de la musique : ce sont des Français. Ça vaut beaucoup mieux!

« Aux Fleurs », le soir, on se réunit aussi... Et à la Restauration, et au parc, on s'attarde, on bavarde, on songe...

Les femmes sont discrètes. Elles portent des toilettes simples; elles ne potinent pas trop; elles écoutent nos poilus blessés, nos braves poilus, qui, simplement, tranquillement, naïvement, racontent leurs aventures de guerre...

Et puis on ne voit plus d'Allemands, on ne coudoie plus d'individus gras et blonds, coiffés de petits chapeaux verts. Vichy est bien agréable; Vichy est redevenu français.

L'appétit vient en chantant.

M. Richard Strauss, le fameux compositeur boche, auteur de *Salomé* et de tant d'autres œuvres tapageuses, donna récemment une série de concerts à Amsterdam. Les résultats furent satisfaisants et le maestro empocha de fort beaux bénéfices.

Qu'allait-il faire d'un argent si bien gagné? Le mettre à la Banque? Le convertir en titres de l'emprunt national allemand? M. Strauss a trouvé plus intéressant d'acheter un wagon de farine et comestibles divers qu'il emporta avec lui en Allemagne.

Les artistes allemands sont avant tout des gens pratiques!

Le patriotisme est toujours récompensé.

Voici une histoire qui nous arrive de Londres :

Un banquier de la Cité, que ses affaires retenaient à Londres, mais qui voulait cependant servir sa patrie, s'est au début de la guerre enrôlé comme *special constable*, c'est-à-dire comme policeman volontaire. Son patriotisme vient d'être récompensé d'une façon tout à fait inattendue.

Il y a de cela une quinzaine, une nuit où il était de service, un incendie éclata dans une maison dont il avait la surveillance. Grand émoi dans le quartier; on organise le sauvetage des locataires, parmi lesquels se trouvent une dame et un gentleman en toilette des plus somptueux. Notre « special constable » reconnaît dans la dame sa propre femme, dont il était séparé depuis des années et à laquelle il servait régulièrement une importante pension alimentaire.

Inutile de dire qu'il sauta sur l'occasion et qu'il vint d'engager un procès en divorce.

La simple histoire de Rosalie.

C'est aujourd'hui, 4 septembre, la Sainte-Rosalie.

Avant la guerre le nom de Rosalie n'évoquait guère que des cuisinières ou des femmes de chambre. Aujourd'hui il personnifie la baïonnette que nos soldats manient avec tant de courage et d'adresse.

On s'est demandé souvent quelle était l'origine du surnom donné à la plus française des armes et certains étymologistes ont trouvé le moyen de la faire remonter à l'antiquité.

Il ne faut pas chercher si loin. Le 4 août 1914, un jeune littérateur parisien, M. Louis C. rt. ret, rejoignait son dépôt et, de là, était tout de suite envoyé sur le front belge. Entre deux combats, comme nos soldats se reposaient sur le talus d'une route, notre confrère évoqua avec un de ses voisins les souvenirs familiaux et ne trouva rien de mieux pour dépeindre la grande personne sèche et droite qui servait de bonne à ses parents que de montrer sa baïonnette en disant à son camarade :

— Tiens voilà Rosalie!

Le mot fit fortune; du front belge il se répandit dans toute l'armée; on le mit bientôt en chanson.

C'est de M. Louis C. rt. ret que nous tenons cette anecdote que nous dédions aux savants philologues qui déjà ont écrit des volumes sur le mot « boche » et le mot « poilu ».

A la table du Président.

Le président de la République, on le sait, est allé, ces temps derniers, en Alsace, du côté de Metzeral. Il a reconnu, parmi les diables bleus qu'il inspectait, un huissier de la Présidence qui, malgré ses cinquante-six ans, s'est engagé dès le début de la guerre.

M. Po. nc. ré l'a reconnu, lui a serré la main et l'a emmené déjeuner avec lui et sa suite dans une habitation voisine.

Mais le Président a été désolé, car le pauvre diable bleu était tellement ému de se trouver à table près du chef de l'Etat qu'il n'a pu avaler une bouchée!

Patriotisme au petit point.

Le patriotisme n'est jamais ridicule quand il est sincère, mais il faut avouer qu'il se manifeste parfois d'une façon bien imprévue. D'excellents journaux de dames convient leurs lectrices à exécuter « au petit point » sur stores, brise-bise, cousins et dessus de piano, les monuments martyrs de France et de Belgique ainsi que les portraits du roi Albert et du général Joffre. *Le roi des Belges, carré en broderie anglaise sur fond en Richelieu* : tel est le travail délicat et « d'élégance exquise » dont le dernier numéro du *Petit Echo de la Broderie* fournit le modèle.

Autrefois, après tout, la gloire consistait pour les grands hommes à avoir leur effigie en tête de pipe!

Mettez vos yeux dans votre poche.

Dans la jolie ville de B., où commande un vieux général de réserve, aussi sage que brave, il y a beaucoup de femmes : cela a ému le commandant de la place qui a publié l'ordre du jour suivant :

• *Les militaires sont invités à ne plus regarder les femmes, principalement les jeunes et les jolies : leurs conquêtes doivent avoir un autre sens. C'est l'Alsace et la Lorraine que nous devons conquérir et non les belles de la contrée.*

Après la guerre les militaires feront comme il leur plaira...

Bravo, général! La consigne est sévère, mais elle est excellente.



S. Galmier-Badoit

Absolument limpide, naturellement gazeuse.
légèrement acidulée, on la boit par gourmandise.



la seule qui
se rebouche
avec un bouchon
ordinaire

LES ESTAMPES ARTISTIQUES DE " LA VIE PARISIENNE "

L'IMMENSE succès de la collection des **ESTAMPES ARTISTIQUES DE " LA VIE PARISIENNE "** nous a encouragés à l'enrichir d'œuvres nouvelles dont

QUATRE VIENNENT D'ÊTRE MISES EN VENTE et ont été accueillies aussitôt par les amateurs de jolies gravures, avec plus de faveur encore que les précédentes.

A l'heure actuelle, nos *Estampes artistiques* sont au nombre de vingt.

Les seize premières ont été réunies dans un très élégant portefeuille et forment une série intitulée :

DE LA BRUNE A LA BLONDE

qui est vendue, dans nos bureaux, au prix de **12 francs**, et est expédiée franco, par poste recommandée, à toute personne qui nous en adresse la demande accompagnée de la somme (en mandat-poste ou chèque) de **13 francs** pour la France ou **13 fr. 50** pour l'Etranger. (Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement.)



LE CHAPEAU NEUF

— Quel effet fera-t-il sur ma tête? —

LE CHAPEAU NEUF

Reproduction très réduite d'une de nos estampes en couleurs.



LE COQUET PRÉTEXTE

LE COQUET PRÉTEXTE

Reproduction très réduite d'une de nos estampes en couleurs.

Chaque estampe de la série **DE LA BRUNE A LA BLONDE** peut être vendue séparément au prix de **UN franc** (franco par la poste, **1 fr. 25** pour la France et **1 fr. 50** pour l'Etranger).

Les quatre estampes nouvelles sont vendues séparément au même prix (1 franc dans nos bureaux, 1 fr. 25 franco par la poste pour la France et 1 fr. 50 pour l'Etranger). En voici les titres :

Le chapeau neuf; — Le petit aceroc;

Le songe d'une nuit de Carnaval; — Le coquet prétexte.

Toutes nos estampes artistiques sont imprimées en couleurs sur papier de grand format (30 cent. de largeur sur 40 cent. de hauteur). La grâce de leur sujet, leur mérite artistique et leur perfection typographique les rendent dignes d'être encadrées pour décorer une chambre, un boudoir ou un fumoir.

Adresser toutes les demandes, les mandats-poste ou les chèques à M. le Directeur de LA VIE PARISIENNE,

..... **29, rue Tronchet, Paris.**

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

CHOIX D'UNE VILLÉGIATURE D'ÉTÉ

Malgré les préoccupations de l'heure présente, les familles qui ont des enfants, des malades, des convalescents vont avoir à fixer leur choix sur une villégiature d'été.

Le séjour dans les villes d'eaux de l'intérieur et en particulier à la montagne est tout indiqué.

Le réseau P.-L.-M. offre une variété de villes d'eaux réputées et de villégiatures en montagne dans les Alpes de Savoie et du Dauphiné, dans le Jura, l'Auvergne et les Cévennes.

Le nouveau Chalet-Restaurant du P.-L.-M.

construit au-dessus du Col du Lautaret (2.100 m. d'altitude) en face le Massif de la Meije est ouvert depuis le 1^{er} juillet.

De nombreuses combinaisons de billets à prix réduits sont offertes aux voyageurs.

CHEMINS DE FER DU MIDI

BILLETS DE VACANCES

La Compagnie des Chemins de fer du Midi a l'honneur de porter à la connaissance du public qu'en vue de permettre aux touristes et aux malades d'entreprendre leurs déplacements habituels pendant la saison d'été, elle a repris la

délivrance des billets d'aller et retour de famille pour les stations thermales et balnéaires ainsi que des billets de famille dits « de vacances ».

Il est rappelé que ces billets comportent des réductions d'autant plus importantes sur les prix des billets simples que le nombre de personnes composant une même famille est plus grand.

La Compagnie du Midi délivre, en outre, aux familles des blessés de guerre, des billets collectifs d'aller et retour pour les stations thermales et balnéaires, comportant une réduction de prix exceptionnelle.

Pour tous renseignements, s'adresser à l'Administration de la Compagnie du Midi (service commercial), 54, boulevard Haussmann, à Paris, ou à l'Agence spéciale des Compagnies Midi-Orléans, 16, boulevard des Capucines.



LES KHARITES

EUPHROSINÉ ou LA JOIE DU CŒUR

Rue de Bellechasse, le vieil hôtel de Rifray est resté la magnifique demeure seigneuriale bâtie sous Louis XV par le marquis d'Entrèves bisaïeul du duc de Rifray qui l'habite aujourd'hui et cherche, malgré la puissante actualité, à vivre encore à la vieille mode dans la haultaine maison. Il y a une dizaine d'années, Rifray, déjà vieux, avait épousé Irène d'Aravy de très modeste noblesse, de très petite fortune, mais dont l'éblouissante beauté avait conquis victorieusement la couronne de duchesse. A présent, le duc, tout à fait un vieillard, mais resté de grande race, n'a plus que la joie mélancolique de regarder celle qui, dans l'épanouissement d'une trentaine splendide, serait la plus jolie femme de Paris si elle n'avait pris pour règle invariable de mener auprès de son mari la vie austère et impeccable que lui impose le devoir. Irène, d'une élégance très simple, ne veut que des robes de couleur sombre. Porte-t-elle ainsi le deuil de son bonheur? Et pourtant le noir, malgré elle peut-être, rend plus éclatant l'or de ses cheveux et la blancheur perlée du teint.

Dans la haute bibliothèque de l'hôtel, Rifray, avec trois « rescapés » de l'ancien temps, achève un whist. Le silence est interrompu par l'entrée de la duchesse. En tenue d'expédition charitable, presque pauvrement vêtue, elle vient prendre congé des vieux amis habituels et de son mari qui, galamment, se lève pour l'accompagner quelques pas. Aussitôt dehors, Irène, suivie de sa fidèle Julia — une vieille amie de son enfance beaucoup plus âgée qu'elle et dont elle a fait, dans un rôle de camériste, sa plus intime confidente — Irène monte vivement dans un fiacre, faisant jeter l'adresse d'une rue lointaine d'Auteuil.

IRÈNE, nerveuse. — Baisse les stores!... Vite!

JULIA. — Je me doutais que nous irions là-bas aujourd'hui.

IRÈNE. — Il faut bien inaugurer mon nouveau chez moi... depuis deux mois que tu le prépares!

JULIA, gravement comique. — Madame la Duchesse sera contente. (Prenant le tutoiement habituel lorsqu'elles sont tête à tête :) Tu verras si j'ai soigné le nid!

IRÈNE, songeuse. — Le nid!... Symbole du bonheur à deux, hélas!

JULIA. — Eh! bien mais, ça se dessinera peut-être!... Si ce garçon (*Geste d'Irène.*) Quoi?... Tu n'es plus aussi décidée?

IRÈNE. — Oui et non... Pourtant je suis bien lasse de mon rôle!

JULIA. — Sans doute! Jouer les duègnes pour filleuls éloignés, et lorsqu'ils t'ont vue, rester devant leur éloquente admiration la miarraine platonique c'est presque une vilaine action!

IRÈNE. — Les deux derniers avaient une mine si désolée! Pauvres braves gens, déjà impressionnés par un hôtel qui leur faisait un effet de cathédrale, ils semblaient gênés de tout ce qu'on leur donnait! Comme leurs yeux me regardaient ravis, pleins de désir et de reproche, disant : « C'est toi qui devrais être la récompense miraculeuse offerte à la jeunesse ardente de ceux qui ont versé leur sang pour te défendre! » Et j'ai senti que c'était juste!... A quoi servait cette inutile beauté qui les charmait? Qu'était-ce pour moi que de prodiguer les bonnes paroles ou l'argent? N'y avait-il pas une charité plus grande, plus complète?

JULIA. — Mais oui! Et qui te fera plaisir!... Sapristi! Si moi j'étais jeune et jolie, je te réponds que... Ah! mais nous arrivons... Tu vas voir...

Le fiacre congédié, Julia fait visiter à la duchesse un hôtel minuscule mais délicieux, discrètement entouré de jardins, et meublé dans le goût qu'apportait M^{me} de Pompadour à préparer les petites maisons de Louis XV.

IRÈNE, enchantée. — Ravissant, ma chère Julia!... Que je te remercie!... Ouf! ça repose de la cathédrale!... J'ai vingt ans de moins!

JULIA. — Comme ça, tu seras de ton âge!

IRÈNE, regardant. — Cette chambre-boudoir est une merveille! Rien que d'y respirer, je sens la métamorphose.

JULIA. — C'est-à-dire que tu commences à te retrouver ce que tu as toujours été... sans t'en douter!... Mais attends!... Lorsque je t'aurai coiffée à ma guise et habillée comme je l'entends, tu me diras ce que tu penses de toi!

En effet, après une heure de toilette, la chevelure, le visage, les yeux frémissants de vie, les épaules et la gorge se devinant éblouissantes sous le tissu léger de la plus exquise robe inspirée par Julia à un grand couleurier... français, Irène, transformée, transfigurée, pense d'elle... qu'elle ne se connaissait pas et qu'il n'est pas de plus adorable créature.

IRÈNE, heureuse, souriant à Julia. — Tu me regardes?

JULIA. — Dame, oui!... Je contemple mon chef-d'œuvre. Sur terre, il n'existe rien de plus beau, ni de plus savoureux... pour hommes!... Tu n'as plus qu'à te laisser aller!

IRÈNE. — Et si j'y trouve du plaisir?

JULIA. — Je l'espère bien!

IRÈNE. — Mais cela ne sera plus méritoire!

JULIA. — Si c'était méritoire, ce ne serait pas un péché, et si ce n'était pas un péché...

IRÈNE. — Jusqu'ici, — devoir conjugal! — j'ai été livrée... Saurai-je me donner?

JULIA. — Si tu rencontres seulement un homme, un vrai! Et je veux croire qu'un de ces jeunes héros...

IRÈNE. — Tout de même sur ce garçon qui va venir et qui d'après mes lettres — assommantes, je le reconnais — pense peut-être trouver ici une bonne vieille femme de marraine, sur ce garçon, nous ne savons pas grand-chose!

JULIA. — Nous savons qu'il met mal l'orthographe — ce qui est excellent; qu'il débord de jeunesse naïve — ce qui est encore mieux; qu'il a accompli de belles actions — ce qui l'ennoblit; et qu'il s'appelle Florent Vézelin — ce que je trouve gentil.

IRÈNE. — Et s'il est laid, inculte, mal soigné?

JULIA. — Alors je te l'épargne; mais s'il est seulement nature, je te l'impose, car c'est moi qui le recevrai d'abord.

IRÈNE. — Oh! oui, oui, c'est cela! En te faisant passer pour moi!... (Vivement.) On a sonné... Va vite!... Oh! j'ai une de ces émotions!...

JULIA, sortant. — Ne te plains pas!... C'est la première fois que ton cœur bat!

Florent Vézelin est l'adolescent d'hier que la guerre a bronzé et musclé. Il faut une fine mouche comme Julia pour deviner que sous le gars solide il y avait une origine plus mièvre, plus raffinée et que le hâle des tranchées a virilisé la trop pâle carnation de ceux que l'étude anémie.

FLORENT, ennuyé du physique désavantageux de Julia. — Est-ce bien à madame Burdin que j'ai l'honneur de?...

JULIA, très aimable. — Certainement... Entrez, monsieur... Je suis si heureuse!...

FLORENT, fort déçu, à part. — Pas moi!...

JULIA, s'amusant à faire la coquette. — Mon filleul!... Mon cher filleul!... Enfin vous voilà!...

FLORENT. — Pas pour longtemps, j'ai une infinité de choses...

JULIA. — Comment?... Vous êtes seul au monde!... Vous ne connaissez personne à Paris?... Du moins, vous me l'avez écrit!

FLORENT, embêté. — Sans doute... Mais avec une permission si courte... il y a des obligations... des nécessités...

JULIA. — On y pourvoira!... Vous me restez à dîner... Et même votre chambre est prête.

FLORENT, effrayé. — Oh! non!... Pas de chambre!... Sans cérémonie!... Je préfère... (Dans ses dents.) Timeo Danaos!...

JULIA, qui a été bachelière, comprenant. — Vous dites?...

FLORENT. — Rien... C'est du patois de chez nous.

JULIA, malicieuse. — Un patois qui se rapproche beaucoup du latin?

FLORENT, à part. — Attention! Un bas bleu! (Faisant la bête.) Le latin, j'sais pas ce que c'est... J' parle comme en Provence!

JULIA. — Ah! vous êtes?... Où avez-vous fait vos études?

FLORENT. — A Aix... (Pincé, se reprenant.) Des études?... J' savions à peine lire et écrire!

JULIA. — Ah! mon cher filleul, je vous en prie!... Vous m'avez regardée : je ne vaud pas une faute... de français!... (Geste de Florent.) N'ayez pas peur!... Je vais vous présenter à votre véritable marraine.

FLORENT. — Comment, vous n'êtes pas?... Diable! pourvu que de Charybde?...

JULIA. — Non!... Non!... Scylla n'est pas un monstre, je vous

le garantis!... Décidément, pour quelqu'un qui met si mal l'orthographe!... Venez avec moi. (Elle le conduit au premier étage et le fait entrer dans le boudoir d'Irène.) Attendez une seconde!... Madame va venir.

FLORENT, seul, très intrigué. — Madame!... Quelle est cette maison?... Une camériste qui connaît le latin et la mythologie!...

Dans la pièce voisine, Irène attend avec anxiété le résultat de l'examen.

JULIA, à son amie. — Madame la duchesse est servie!

IRÈNE. — Tu plaisantes quand je suis dans les transes!... Je n'ai plus de courage... Je n'oserai jamais.

JULIA. — Dommage!...

IRÈNE, intéressée. — Ah!... Qui est-ce?...

JULIA. — Pour l'instant, c'est un beau soldat!... Le reste, tu le devineras.

IRÈNE. — Mais, explique-moi...

JULIA. — Jamais!... Je ne veux pas manger ton dessert.

Elle ouvre brusquement la porte, et Irène, obligée de passer, se trouve en présence de Vézelin.

FLORENT, figé d'admiration, ne trouve d'abord pas de paroles, Irène, trop duchesse et très émue, oubliant d'être gentille. — Madame, pardonnez-moi, je suis ébloui!... Et si vous ne me parlez pas, je vais croire aux apparitions.

IRÈNE. — C'est tout simplement votre marraine.

FLORENT. — Une marraine de contes de fée!... comme celle qui, de sa baguette magique, multipliait les prodiges! Que ne peut-elle d'un rustre faire un homme d'esprit!

IRÈNE, flattée, très agréablement surprise. — En vous écoutant je vais croire à mon pouvoir! (Geste de Florent.) Sans doute, ce que vous me dites est si différent de ce que vous m'écriviez!

FLORENT. — C'est que je ne vous connaissais pas!

IRÈNE, souriant. — Alors, le style n'a pas été l'homme?

FLORENT. — Je vous répondrais bien que dans vos lettres non plus le style n'a pas été... la femme?

IRÈNE. — Oh! oui, je vous ai écrit des choses assommantes!

FLORENT. — Et moi des stupidités... sans compter cette bêtise, dont je m'accuse, d'avoir voulu passer pour un illettré! Mais aussi, vous étiez la vingt-septième marraine venant au secours de ma solitude...

IRÈNE, amusée. — La vingt-septième!... Quelle saturation!...

FLORENT. — Et j'avais tellement reçu de lettres morales, sentimentales, littéraires!... J'étais si fatigué de tant d'intrigues épistolaires...

IRÈNE. — Pourquoi y répondre?

FLORENT. — Ça les rend si heureuses!... Seulement quand votre tour est arrivé, j'ai fait le paysan pour éviter les complications psychologiques! (S'animant beaucoup.) Si j'avais été sincère, que m'auriez-vous dit?

Il se rapproche d'elle avec un geste tendre.

IRÈNE. — Attendez! Attendez!... Mazette, on voit que vous avez l'habitude de l'assaut!

FLORENT. — Là-bas, on y va; oui, c'est facile!... Mais ici je ne suis pas aussi brave que vous le croyez... Et quand vous me regardez avec vos admirables yeux, je ne suis plus brave du tout! Même si je vous disais que c'est la première fois... (S'arrêtant.) Mais ce serait tout une confession!

IRÈNE. — Vous me la devez!... Je vous écoute!

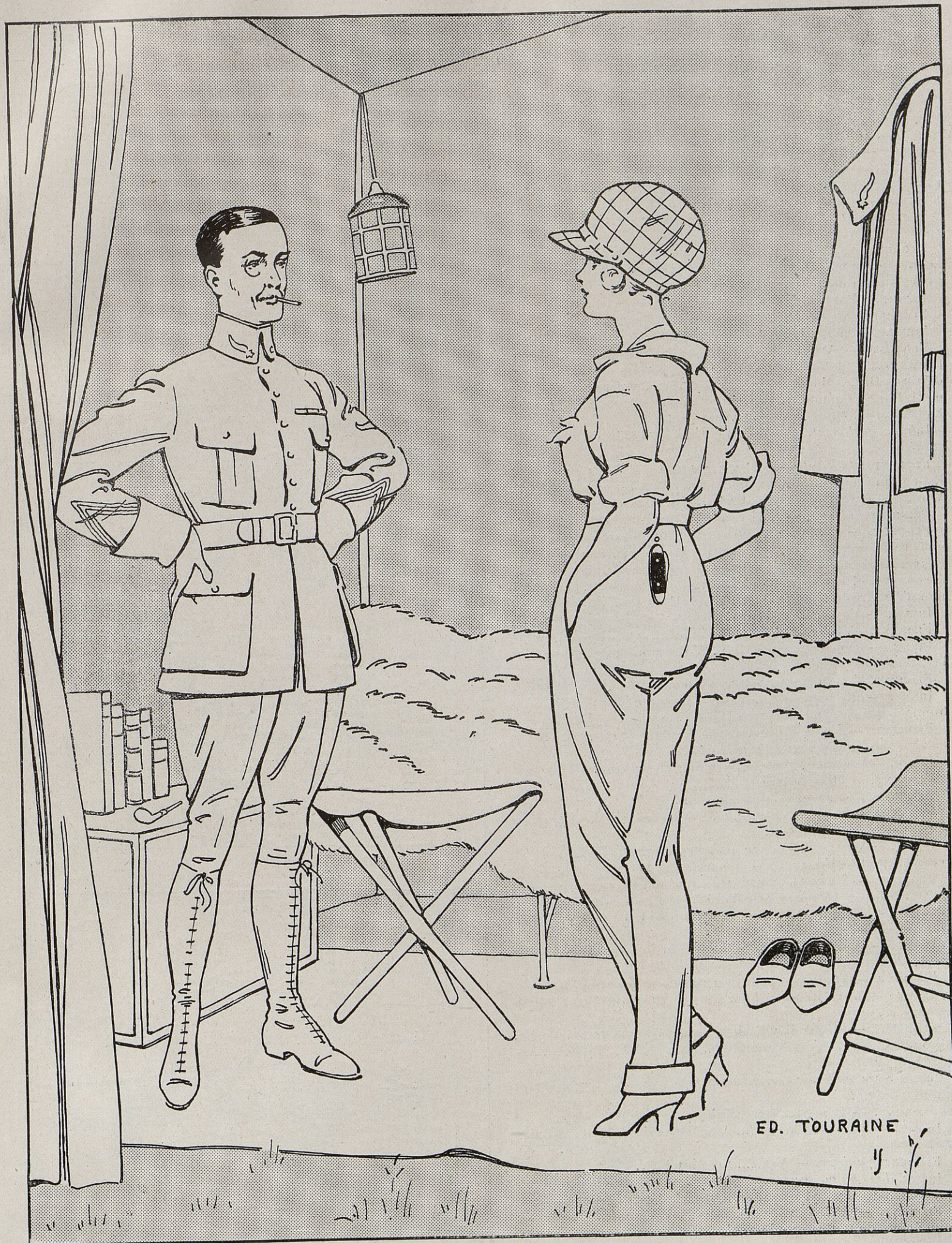
FLORENT. — Non, vraiment! Se raconter c'était bon avant la guerre.

IRÈNE, insistant. — Pardon! J'ai le droit de savoir qui est, au juste, mon filleul.

FLORENT. — Au juste, voici : c'est un garçon qui a été élevé à peu près seul à l'aide d'un petit bien laissé par sa famille, un garçon qui a dû remplacer l'affection par l'étude, qui a passé une foule d'exams, qui a bourré son cerveau pour s'illusionner sur le vide de son cœur. Ce garçon s'aveuglait sur sa naïveté sentimentale en se montrant très sceptique, et il nourrissait sur la guerre et sur les femmes des idées d'intellectuel!

IRÈNE. — Et le front a changé cela?

FLORENT. — Dans le creuset se retrouve le métal pur. La flamme intérieure qui couvait détruit en nous tout ce qui est artificiel, parasitaire, et embrase les instincts magnifiques. C'est ainsi que d'un pacifiste, d'un chimérique, d'un neurasthénique on forme le soldat qui très simplement découvre à la vie sa seule valeur : celle du sacrifice!



— Impossible, Mademoiselle, et mille regrets... Le principe du "plus lourd que l'air" interdit aux femmes l'aviation militaire.

IRÈNE. — Que vous avez héroïquement montrée, puisque par deux citations...

FLORENT, *l'interrompant*. — Oh! madame, ne me félicitez pas ou je vais croire que je vous ai fait des phrases!

IRÈNE. — Alors, votre opinion sur les femmes?

FLORENT. — Le « front » — comme vous dites — m'a prouvé que j'en'avais pas le droit d'en avoir, puisque je ne les connaissais pas. (*La regardant.*) Puisque je ne vous connaissais pas!

IRÈNE. — Alors cette première fois dont vous parliez?

FLORENT. — Je ne voulais pas me dire Eliacin... Mais les sens apprennent si peu de chose, lorsque le cœur reste vierge! Je n'ai jamais aimé... On ne m'a jamais aimé!

IRÈNE, *ayant cette pitié féminine qui est le premier attendrissement*. — Pauvre petit!..

FLORENT. — Je vous jure que là-bas, lorsque chaque minute apporte la mort, un seul regret me hante: celui de m'en aller sans avoir eu mon heure d'amour, l'heure divine!

IRÈNE. — Pourquoi ne l'auriez-vous pas?

FLORENT, *avec intention*. — Qui me la donnerait?

IRÈNE. — Celle qui s'en croira capable!

FLORENT. — Avant, j'ignorais qu'elle pût exister... Je ne l'avais pas... matérialisée... A présent, je vous ai vue!... (*Geste d'Irène.*) Oh!... Madame, je vous en prie, ne jouez pas avec moi! Dans l'homme que je suis l'enfant est encore si près!... Les deux souffriraient trop cruellement!

IRÈNE, *gentiment*. — Mais je n'ai pas l'idée de vous faire souffrir.

FLORENT, *stupéfait*. — Ah!... mais alors?... (*Pas convaincu.*) Est-ce que je comprends bien?... Je suis si peu habitué!... Voulez-vous vraiment dire... tout ce que vous dites?

IRÈNE, *maladroite*. — Cela vous étonne autant que cela?

FLORENT. — Comment!... Pas un argument de défense, pas une résistance?... Vous consentez me connaissant à peine! Même, il semblerait presque que vous eussiez consenti avant de me connaître! Je n'ai pas de fatuité; alors, marraine, permettez-moi d'être très insolent et très indiscret!

IRÈNE. — Voyons l'insolence!

FLORENT. — Vous vous donnez facilement!... Qui êtes-vous donc?

IRÈNE. — Que vous importe?... Votre amour a besoin qu'on lui donne des papiers?

FLORENT. — Mon amour est déjà jaloux!

IRÈNE. — Et orgueilleux aussi — comme celui de tous les hommes qui veulent que la conquête en vaille la peine!...

FLORENT. — Voici qui est d'une haute pensée!... Il y a en vous des choses extraordinaires!

IRÈNE. — Mais non, je ne suis qu'une courtisane!

FLORENT. — Je ne le pense plus!...

IRÈNE. — Me croyez-vous duchesse?...

FLORENT. — Plus volontiers!... Et pourtant, si vous étiez cela vous ne m'auriez pas dit...

IRÈNE. — Que je ne vous ferais pas souffrir?... Qui sait?... Je pourrais juger qu'il n'est pas de plus grande récompense!...

FLORENT. — Et vous aimeriez comme on soigne?... En infirmière? Non; je ne serais pas flatté... et vous mentiriez à votre nature car, en vous, elle a mis des forces et une splendeur!... Qui êtes-vous? Je veux le savoir!

IRÈNE. — Pourquoi gâter la belle illusion avant de l'avoir goûtée?

FLORENT. — Quelque chose pourrait donc la briser?

IRÈNE. — L'amour était bien plus beau avant l'arbre de la science!...

FLORENT. — Après, il y a eu la volupté!... Je vous en prie, répondez-moi? Vous êtes mariée?... Maîtresse?... Riche?... Artiste?... Quoi?

IRÈNE, *avec tendresse*. — Ne suis-je pas, avant tout, une femme qui vous plaît?

FLORENT. — Bien plus que cela!

IRÈNE. — Que vous aimez?... (*Toute frémissante*) et qui vous aime!

FLORENT, *radieux*. — Vrai?... Ce miracle?...

IRÈNE, *dans un mouvement d'abandon*. — Oui, sceptique et fou qui voulez expliquer l'amour au lieu de le prendre!...

FLORENT. — Ah! je le prends, vous avez raison!... Et de toute mon âme... de toutes mes lèvres!...

MICHEL PROVINS.

LA CHASSE EST INTERDITE

Cette nouvelle fera sourire nos braves poilus, à l'affût depuis dix mois dans les tranchées: elle leur rappellera d'amusants souvenirs, tout proches encore et déjà pourtant bien lointains!...



La chasse naguère — dans le bon temps! — quel excellent prétexte pour échapper à la tyrannique affection de belle-maman!



Nul mieux qu'un chasseur ne sait apprécier le charme de la campagne et ses poétiques douceurs.



Aucun sport ne donne plus d'appétit et de saine gaieté.



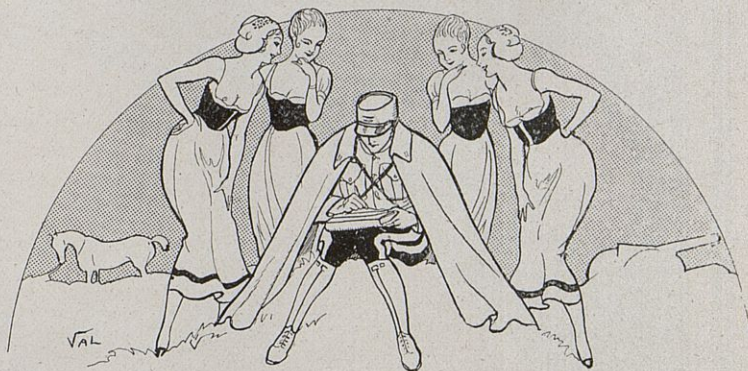
Les grincheux ont beau dire qu'il n'y a plus de gibier, un vrai Nemrod ne rentre jamais bredouille.



A défaut de perdrix ne trouve-t-il pas toujours des caillots !



Il n'y a que le retour qui, parfois, est désagréable... mais les accidents n'arrivent jamais qu'aux imprudents.



MON CHEVAL, MES AMIS ET MON AMIE

Lisette, c'est ma jument de guerre. Je lui ai donné ce nom de grisette en souvenir d'une enfant délicieuse, fille légère, affinée telle une princesse du sang par un lignage d'aïeules coupablement oisives, noble en somme et racée par les femmes, et qui régnait par sa beauté sur notre petite république de Montmartre, composée de citoyens libres. Elle faisait principalement la joie et la désolation d'amateurs mûrs, clairvoyants et doux et, par ailleurs, la satisfaction de camarades plus jeunes, experts en la langueur des danses à *syncopes*.



Ma Lisette d'ici se recommande à l'admiration par les mêmes grâces de la jeunesse que la Lisette de là-bas, dont le printemps sera pareillement bref. Elle n'a que cinq ans; c'est un bébé qui tette encore en buvant; elle passe alors entre ses dents un bout de langue rose, de la manière la plus risible et la plus attendrissante.



J'assiste aux soins qu'on lui donne, veille à son avoine, mais ses impatiences dont je n'aperçois pas toujours le motif me désolent. Comme ces petites

filles peu sages qui saccagent leur soupe, pleurent, et dont nul raisonnement énoncé par les parents graves sur le ton bêtifiant que l'on prend pour parler aux enfants ne peut réduire la révolte, l'indocile Lisette met le pied dans son auge, en renverse l'avoine, préférant ridiculement la manger par terre, soufflant, dubitative, sur sa pitance répandue, choisissant les grains dans la poussière. Ces égarements dénonçant un caractère peu souple, m'achamement ravi de décourager les tendres soins, me causent une affliction véritable dont elle devrait lire dans mes regards l'attendrissant reproche. Elle en fait bien fi, tourne vers moi son col luisant pour me regarder de ses yeux chargés, me semble-t-il, de la même intention querelleuse que ces femmes soucieuses de déplaire et qui cherchent, révoltantes de mauvaise foi, une « histoire ».







Mêmes difficultés pour la toilette. La brosse lui déplaît, l'étrille l'exaspère. Ainsi les petites filles dont le débarbouillage est le drame de chaque matin et qui se sauvent, se cachent dans l'appartement au moment du bain; pareillement Lisette m'échappe, allongeant l'allure, libre, la tête droite, sa chaîne arrachée battant ses jambes haut levées, si jolie de ligne que malgré ma colère je l'admire, comme un père orgueilleux de sa petite enfant.

Entre tous mes amis, mes chers compagnons de guerre, l'un m'est grandement le plus cher. Je l'aime comme j'aurais aimé le frère que la nature ne m'a pas donné. Unis depuis les premiers jours par la plus tendre amitié, nous avons partagé les mêmes périls, souffert les mêmes souffrances. Nous avions une seule pipe pour deux, nous buvions dans le même gobelet tantôt l'eau des fossés et tantôt le petit vin blanc que les paysans se hâtaient de vendre, devant l'invasion. Assis face à face dans l'herbe d'août, tandis que tonnaient nos batteries sur les crêtes et que se rapprochaient autour de nous les coups des pièces ennemies, il me faisait confiance de ses bonnes fortunes du quartier des Ternes, que je trouvais assez semblables, belles lectrices, aux nôtres, à la différence de la coupe du costume et du prix de l'appartement.

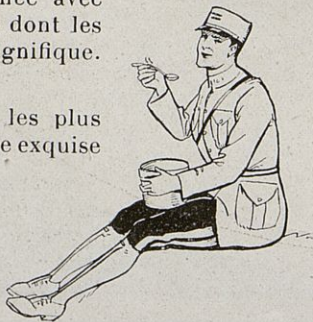
Dans les nuits de bivouac, il construisait pour nous deux, avec ses mains ingénieuses, des huttes de branchages où nous dormions, serrés l'un contre l'autre sous nos couvertures de chevaux, tandis que s'acharnait l'averse au dehors. Pourrai-je oublier, plus tard, cette fraternité dans le péril et dans la peine, pourrai-je oublier mon ami?

Il est, à Paris, chauffeur d'automobile; il *fait* le taxi. Quand je le rencontrerai à la porte de quelque lieu élégant, attendant la clientèle de nuit, pourrai-je, en quelque brillante compagnie que je me trouve, ne pas presser chèrement sur mon cœur mon ami sincère, en l'invitant à nous rappeler nos nuits d'Argonne, où nous étions étendus côte à côte sous les étoiles ou sous la pluie, nous couvrant mutuellement de nos manteaux et serrant, avant de nous endormir sur la dure terre, nos mains fraternelles?

Les femmes n'entendent rien à ces grands sentiments-là! Elles ne sont capables que d'amour. L'amitié, comme la loyauté, pour elles « c'est des machines d'homme ». A l'amie que j'avais dans les temps, et qui a fait de moi son combattant honorifique, m'adressant pour ma peine des billets assez bizarres et exigeant en retour que je lui écrive chaque jour, si je peux, son petit « communiqué » pour elle toute seule, j'ai envoyé pour la satisfaire un camarade, permissionnaire du front, avec mission de lui dire, comme jadis les apôtres, témoins d'un passage auguste et allant enseigner par toute la terre : « Je l'ai vu. Il disait ceci, il faisait cela. » Eh bien, elle a très mal pris la visite, dans son petit salon risible, d'un ouvrier qui ne venait pas pour poser les garnitures de fenêtres!...

Qu'il en soit assez de mon amie parisienne! Le visage délicieux que j'aimais tant s'efface peu à peu de ma mémoire. Mais que je la retrouve, et elle n'aura qu'à poser sur mes lèvres sa paume parfumée, comme elle faisait avec une grâce souveraine quand elle voulait m'imposer silence. Et puis, elle commandera le menu en dépit du sens commun, me dira : « Si tu savais l'amour de corsage que j'ai vu à Nita! » Et moi, extasié, ravi, esclave, je mangerai des plats que je n'aime pas, je recommencerai de compliquer mon existence avec des dettes, et je courrai les spectacles dont les affiches annoncent une distribution magnifique.

Ici, j'appelle à moi les couleurs les plus fines pour tenter de peindre une figure exquise de petite villageoise que j'ai trouvée dans cette Lorraine aux horizons fins et graves. Elle a dix ans et brillera à seize comme Juliette et comme Manon. On la nomme Rose, sans doute à cause de la teinte



délicieuse qui couvre son visage quand un étranger lui parle.

Sa mère, orgueilleuse de sa jolie petite fille, veut en faire une lingère à Bar-le-Duc, alors que ses sœurs resteront des paysannes. Je crains pour Rosette le sort des fillettes trop jolies, et que ces belles prunelles bleues comme des fleurs et cette tête blonde ne restent pas longtemps penchées sur un ouvrage de lingerie. Elle appartient à la race de ces roses, filles d'Ile-de-France, que Frago mettait dans ses toiles mythologiques, au milieu des flocons blancs, des ciels roses, des écharpes glorieusement déroulées, et parmi les enfants nus, les dauphins se jouant dans la mer où naquit Vénus et les couples des doux ramiers. Comment M^{me} Laprunne a-t-elle pu mettre au monde une créature si visiblement destinée à la folie de quelque fermier général de ce temps-ci? Voilà le mystère!

La perle qui consacre la royauté de la grâce se placera d'elle-même sur cette peau nacréée, pour qui elle a été pêchée des abîmes. On ne pourra détourner de leur voie fleurie les pieds adorables de celle qui a reçu à sa naissance mission de charmer.

Elle est exquise comme l'aurore et méchante comme la peste. Avec le faible cœur que je me connais, et l'âge que nous aurions elle et moi à cette époque, je ne voudrais pas tomber entre ses griffes roses dans huit ans d'ici!

MARCEL ASTRUC.



LES CARACTÈRES FRANÇAIS ou LES MŒURS DE CETTE GUERRE

III. — Du Mérite personnel (Suite).

« Les médecins nous apprennent qu'une certaine inconscience physique est indice de santé. Le sentiment d'avoir l'estomac bon, et même d'avoir un estomac, est le premier symptôme d'une gastralgie. Si vous dites, TRIMALCION, après votre festin copieux : *Je digère aisément et bien*, c'est que vous digérez avec peine et mal.

BRUMMEL avait reçu de son tailleur un costume où il ne voyait rien à reprendre; mais tous les fâcheux qu'il rencontre lui disent : *Que vous êtes bien mis!* C'est, dit Brummel, que je suis fagoté, et il donne à son valet de chambre ce costume, qui a le défaut qu'on le remarque.

Il se peut que le mérite personnel soit comme les organes du corps et l'élégance, et doive passer inaperçu ou n'être point. Mais par où distinguer dès lors le mérite de l'absence de mérite?



« Je n'observe pas le premier que bien des hommes, et il faudrait dire la plupart des hommes, manquent leur vie faute d'occasions : « Tels peuvent être loués de ce qu'ils ont fait, et tels de ce qu'ils auraient fait. »

Chacun naît trop tard ou, ce qui revient au même, trop tôt, dans un monde ou trop jeune ou trop vieux. Il est plusieurs sortes de mérites comme de tempéraments, et tous les temps ne conviennent point à un certain mérite, non plus qu'à un certain tempérament tous les milieux.

L'humanité a des moments d'hésitation et de repos, où les individus nés pour agir ni ne peuvent se faire valoir ni s'em-

L'Album de Guerre

de LA VIE PARISIENNE



LA DÉCORATION D'UN POILU
par le Gal Joffre (à gauche, M. Millerand).



CONSEIL DE GUERRE
Le général Joffre et lord Kitchener dans une tranchée.



UNE « SAUCISSE »
Ballon captif observateur sur le front.



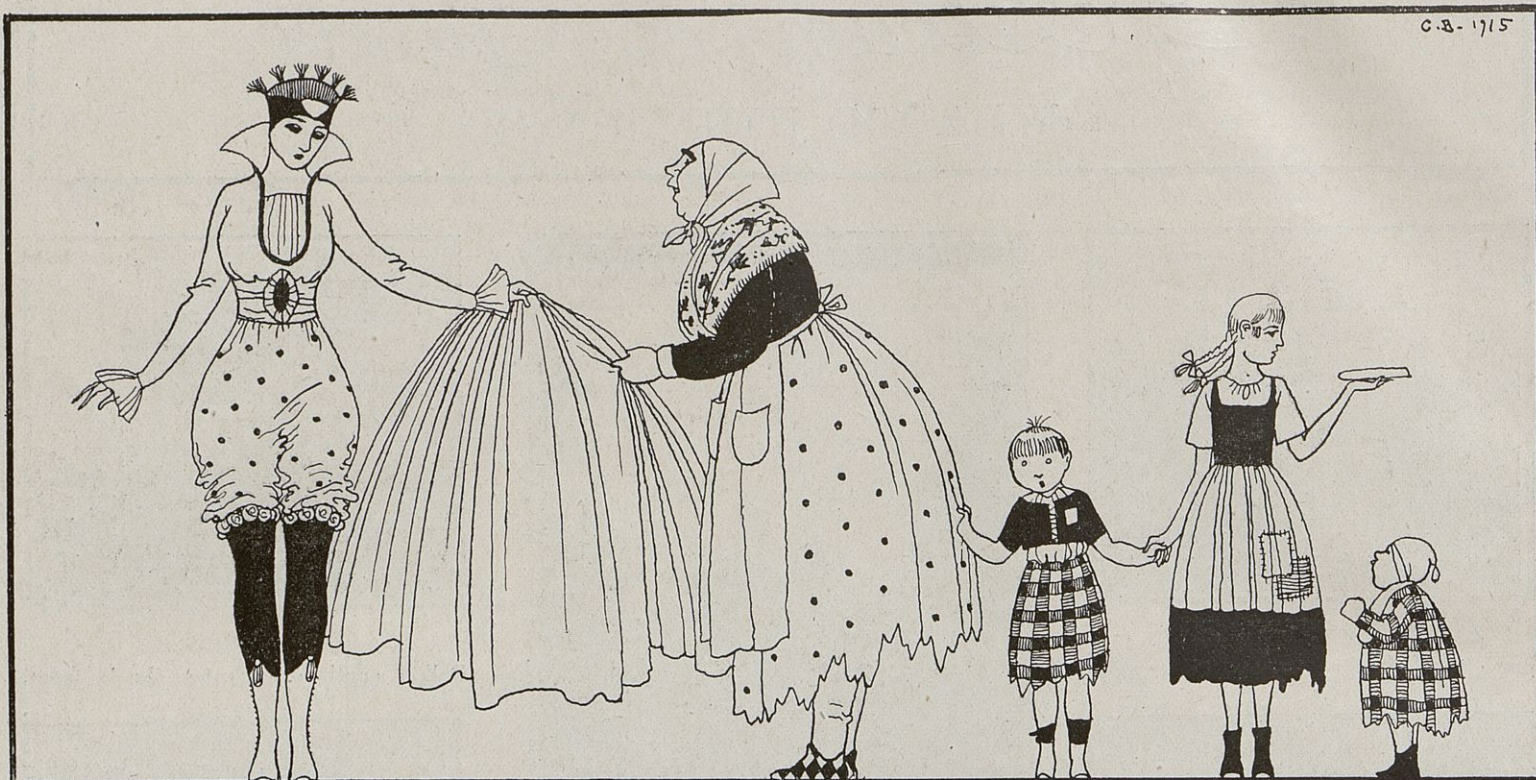
UNE PIÈCE EN BATTERIE
Le pointage d'un canon de 95.



NOS ARTILLEURS A L'ŒUVRE
construisant un abri anti-marmitable.



DANS LES DARDANELLES : NOS POILUS AUX BAINS DE MER
On voit par cette amusante photographie que, dans leurs divertissements balnéaires, nos soldats ne craignent point les regards indiscrets!



LA CRINOLINE BIENFAISANTE

De cette mode saugrenue
Ne maudissons point la venue,

Car peut-être on verra demain,
Surpassant du bon saint Martin

L'inépuisable charité,
La coquette « qu'un rien habille »

D'une seule jupe d'été
Revêtir toute une famille.

ployer. Elle n'est point ménagère, et elle dure: elle ne compte pas ces unités perdues; mais pour l'homme, de qui l'existence est brève, quel désastre, s'il a conscience et de son mérite virtuel et de son actuel néant!

NICOMACHE étonnerait le monde s'il était général d'armée. C'est lui-même qui l'a toujours dit, et qui probablement le sentait. Qui oserait douter de sa parole, ainsi que des termes de mépris dont il usait envers les idéologues et les gratte-papiers? Enfin, la guerre éclate: il l'attendait depuis quarante ans. Il a passé l'âge de la mobilisation!



En temps de guerre comme en temps de paix, les hommes utiles sont les seuls qui gémissent parfois de leur inutilité.



Je conçois, PHILÉMON, que vous médiez de la guerre: vous en êtes la plus lamentable victime. On vous fait tort quand on recherche, pour le transmettre aux âges futurs, le nom du premier soldat qu'elle a tué: c'est vous, encore que vous ne soyez point soldat et que vous vous traîniez par les rues comme un homme qui semble vivre. La guerre a supprimé votre raison d'être et vous a ainsi rayé du rôle des vivants.

Cette raison d'être, PHILÉMON, était de vous lever le matin et de vous coucher la nuit à une heure convenable, et de faire cinq ou six toilettes par jour, pour vous transporter ensuite dans les endroits où l'on ne peut se dispenser d'être vu. Vous étiez plutôt en retard d'un an pour payer vos dettes que de cinq minutes pour endosser votre habit. Vous ne manquiez point une assemblée. Vous diniez, soit en ville ou au cabaret, où il faut. Vous couchiez même avec les femmes avec qui il faut qu'un honnête homme publie qu'il couche. Pour le faire court, vous étiez comme il faut de la tête aux pieds. Les amphitryons ne reçoivent plus, l'on dîne au cabaret en négligé, on se met pour

aller au théâtre comme pour jouer au golf, et je n'ose assurer qu'il ne se commet plus d'adultères, mais le bon ton est de n'en point parler.

Vous ne vous trompiez nullement, au temps de la paix, lorsque vous pensiez que l'on vous estimât davantage pour votre hôtel, votre galerie, votre nombreux domestique et les vingt chevaux de votre automobile, qui valent trente: ce n'est que depuis la guerre qu'on écarte tout cet attirail pour pénétrer jusques à vous qui n'êtes qu'un snob. Votre luxe faisait votre crédit, et l'on vivait alors à crédit: il faut vivre au comptant. Il ne s'agit plus de paraître, mais d'être; car la guerre a donné à tous les Français un sentiment positif de la réalité qu'ils avaient perdu.

C'est pourtant votre faute, pauvre homme, si vous êtes tombé si bas: vous avez lâché la partie trop vite et vous n'avez pas su, comme on dit, vous retourner. La guerre ne nous a pas tant dégoûtés du faux qu'il n'y ait encore à faire pour les fats. De plus déliés que vous ont inventé d'autres vanités, qui ne sont pas moins vaines que les vôtres, mais qui sont neuves. Il fallait vous plier aux circonstances, il fallait vous remettre à l'école. Mais peut-être n'avez-vous plus assez de souplesse ni de jeunesse? Contentez-vous donc, PHILÉMON, d'avoir été le snob du second empire ou de la troisième république, et disparaissez, vous qui n'avez su que paraître. Vous n'existez plus, et vous êtes déjà remplacé.



On ne veut point dire son vrai nom, qui a une manière de célébrité. Cela ferait scandale si on l'imprimait tout vif, et à quoi bon, puisque ses ennemis, ou ses amis, le désignent par un sobriquet qui a plus de sens? Mais on ne s'entend point sur le sens. Ses ennemis disent qu'ils l'appellent CATOBLÉPAS parce qu'il est stupide comme cet animal fabuleux, qui dévorait ses propres pieds et ne s'en apercevait point. Ses amis disent qu'il n'est point stupide et qu'il a simplement bon appétit et trente-deux dents blanches, qu'il montre quand il sourit. Cela lui donnerait un air de nègre, s'il n'avait plutôt un air de négrier.



LA CRINOLINE HÉROIQUE

Et nul n'oserait railler
La crinoline de nos mères

Qu'aux victoires de l'arrière
Les belles sauraient employer,

S'il se peut, un jour, que l'on voie
Étouffé, comprimé, traqué,

Sous des avalanches de soie,
Périr le dernier embusqué!

Sa barbe abondante et courte est taillée avec le plus grand soin de façon à paraître inculte. — Mais comment soutenir que CATOBLÉPAS est stupide, quand il fait métier de son intelligence et qu'il tient boutique d'idées? CATOBLÉPAS a trente-deux dents.

Sa devise est : *D'où vient le vent?* Il flaire la mode, il est toujours le premier à virer de bord sur l'Océan de l'Esprit, où il navigua jadis à la voile et maintenant à la vapeur (car il n'est pas *misonéiste*). Il a senti dès le principe qu'il ne réussirait point, pour cause, par ses talents, et il a été d'abord supérieur dans la mise en œuvre de ses défauts. Né incompréhensible, il a donné dans le symbole, et ensuite dans la profondeur. La mauvaise fée lui avait dit à son baptême : *Tu ennuiaras*. Il a bien accompli la prédiction, mais il a tiré tous les avantages de ce don, qui n'est point funeste. Il a dans sa personne même, dans sa production et dans sa conversation, on ne sait quoi de colossal et d'accablant que ses partisans prétendent génie. Ils ont institué une religion de CATOBLÉPAS dont CATOBLÉPAS est ensemble le dieu et le ministre. Il célèbre ses propres mystères. Gonflé de soi, il marche parmi les profanes avec une solennité lourde et rebondissante : c'est un ballon captif. Le rite essentiel de son culte est une sorte d'eucharistie. Comme Lucullus soupait chez Lucullus, CATOBLÉPAS communique CATOBLÉPAS. Il est donc vrai qu'il se dévore lui-même et qu'on l'a bien surnommé. CATOBLÉPAS a trente-deux dents.

Dès que le snobisme a commandé d'agir, CATOBLÉPAS, qui rêvait, s'est mis en action. Quand les éducateurs de la jeunesse française ont prêché l'utilité des voyages, il s'est mis en route. Il est allé dans toutes les colonies et en est revenu, singulièrement du Congo.

Lorsque les augures ont publié qu'il n'est point de salut pour la France hors d'une pratique américaine des affaires, CATOBLÉPAS s'est avisé qu'elles sont les affaires, et il est devenu *businessman* du jour au lendemain. Il n'a rapporté de ses expéditions et retiré de ses expériences qu'un énorme stock d'idées générales, qu'il débite dans les maisons où il dîne. Il est l'effroi de ses voisins : il les assomme et les empêche de manger. Mais il ne perd pas une bouchée : CATOBLÉPAS a trente-deux dents blanches qu'il montre quand il sourit.

Voici la guerre. Quel coup de fortune pour un homme si transcendant, qui n'attendait justement qu'une occasion de participer à l'histoire, et qui va vivre enfin des heures dignes de lui! Mais surtout, quel coup de fortune pour la France, à qui

CATOBLÉPAS ne marchandera point ses services! Il ne faut pas confondre CATOBLÉPAS et Achille, CATOBLÉPAS ne se retire pas sous sa tente. De quoi est-il capable? De tout, sauf de se battre. Il n'a que l'embarras du choix, et il se propose pour tous les emplois en marge. Il s'étonne qu'on l'éconduise et n'aperçoit pas la raison de cette froideur : elle est bien simple; c'est que la France, en armes, ne s'ennuie plus, ne veut plus être ennuyée, et fait justice des raseurs. CATOBLÉPAS n'y conçoit rien. Il voit des gens qu'il estimait des sots profiter de la guerre, et lui-même perdre tout d'un coup toute l'apparence de sa situation. Le ballon crève, il se dégonfle. CATOBLÉPAS est réduit à sa valeur : il est comme s'il n'était pas. Il s'inquiète : que le temps passe vite! Et rien ne vient! A présent il sollicite. Il fait antichambre, et on l'y oublie. Cette guerre finira-t-elle sans qu'il ait donné sa mesure? Il se trompe : il l'a donnée.



De même qu'il convient de se vêtir modestement, il faut écrire, pendant la guerre, sans épithètes, et ne se faire valoir que ce qu'on vaut. L'on se moque d'un auteur qui ne saurait parler de Corneille sans l'appeler grand : que dire d'un chroniqueur pour qui la Russie est toujours sainte et Joffre taciturne?

Gardez donc, ô MAIMBOURG, de citer à chaque ligne Clausewitz ou Jomini; gardez plus encore de vous citer vous-même : vous ne devez point vous souvenir de ce que vous avez écrit la veille, sinon pour éviter les redites.



Pourquoi me demandez-vous avec impatience si LULLI à la fin est violoniste, capitaine, entrepreneur de spectacles ou gazetier? Il est tout cela, et encore bien d'autres choses, ou plutôt il n'est rien particulièrement, mais il est du Midi et supérieur. En quoi? dites-vous. Je n'entends pas bien votre question : me demandez-vous en quoi LULLI est supérieur, ou, si l'on ose

tourner ainsi une phrase, en quoi il est du Midi? Je vous répondrai cependant qu'il est du Midi en tout et supérieur en n'importe quoi. La supériorité ainsi que le caractère méridional sont, comme parlait Aristote, des *formes*, et peu importe la matière à quoi le hasard les applique. L'essentiel est d'être supérieur et du Midi. Cette dernière qualité double le mérite personnel, aussi bien, à ce qu'il paraît, que les muscles.

LULLI n'est pas l'homme d'une seule aptitude, ni d'un seul livre. Il abonde en talent, et même il surabonde. Ne répétez point cette mauvaise plaisanterie qu'il n'est à sa place nulle part, étant à sa place partout. Depuis la guerre, il change de costume et de figure aussi souvent que Guillaume II, et tous ses costumes, toutes ses figures sont à peindre; mais la besogne est trop vaste et me dépasse: j'y renonce. LULLI seul y pourrait suffire et il a trop de modestie pour crayonner son propre caractère. Il a aussi plus de goût pour l'éloquence des boniments que pour une littérature compassée.

Entre tous ses rôles, celui qu'il préfère est celui d'Egérie, qu'il a fait transposer, naturellement, dans la voix de baryton. Il aime d'inspirer, il conseille. Vous verrez que ce sera lui un jour qui aura gagné la bataille de la Marne. Eh! pourquoi voudriez-vous qu'il fût le seul qui ne l'eût point gagnée?

THÉOPHRASTE

ON DEMANDE UNE MARRAINE

(Air: SI TU VEUX MARGUERITE)

I

Connaissez-vous, Madame,
A Paris, un petit' femme,

Au cœur bienfaisant,
Au geste élégant,

A l'esprit compaisant,
Qui voudrait être marraine,
Et consoler de sa peine

Un pauvre troufion
Qu'est sans relation.

Bien qu'il soit agent d'liaison?

Si vous en avez ici

D'avanc' je vous dis: Merci!

Que faut-il pour mon bonheur?
Un' marraine, un' marraine!

Que faut-il pour mon bonheur?
Un' marraine qui ait du cœur!

II

Qu'elle soit très brune ou blonde,
Telle Vénus sortant de l'onde.

Qu'elle ait d' beaux cheveux,
Ou qu'elle ait des yeux,

Qui soient couleur de nos cieux,

Qu'elle soit petite ou forte
Grasse ou maigre peu m'importe!

Bref il me faudrait
Un' femme qu'écrirait

Et puis qui me donn'rait
Dans tous ses petits écrits
Des nouvelles de Paris.

III

Qu'elle soit légère ou sage?
Qu'elle soit d'un patronage,

Ou de Tabarin,
Cela ne fait rien,

Si elle aim' faire le bien.

La femm' n'est vraiment gentille
Que si elle est bonne fille:

Quand on a du cœur
On pense au sapeur,

Au hussard, à l'artilleur,
Et l'on doit penser surtout
Au petit soldat d'un sou.

Que faut-il pour mon bonheur?
Un' marraine, un' marraine!

Que faut-il pour mon bonheur?
Un' marraine qui ait du cœur!

GUY-PERON

CHOSSES ET AUTRES

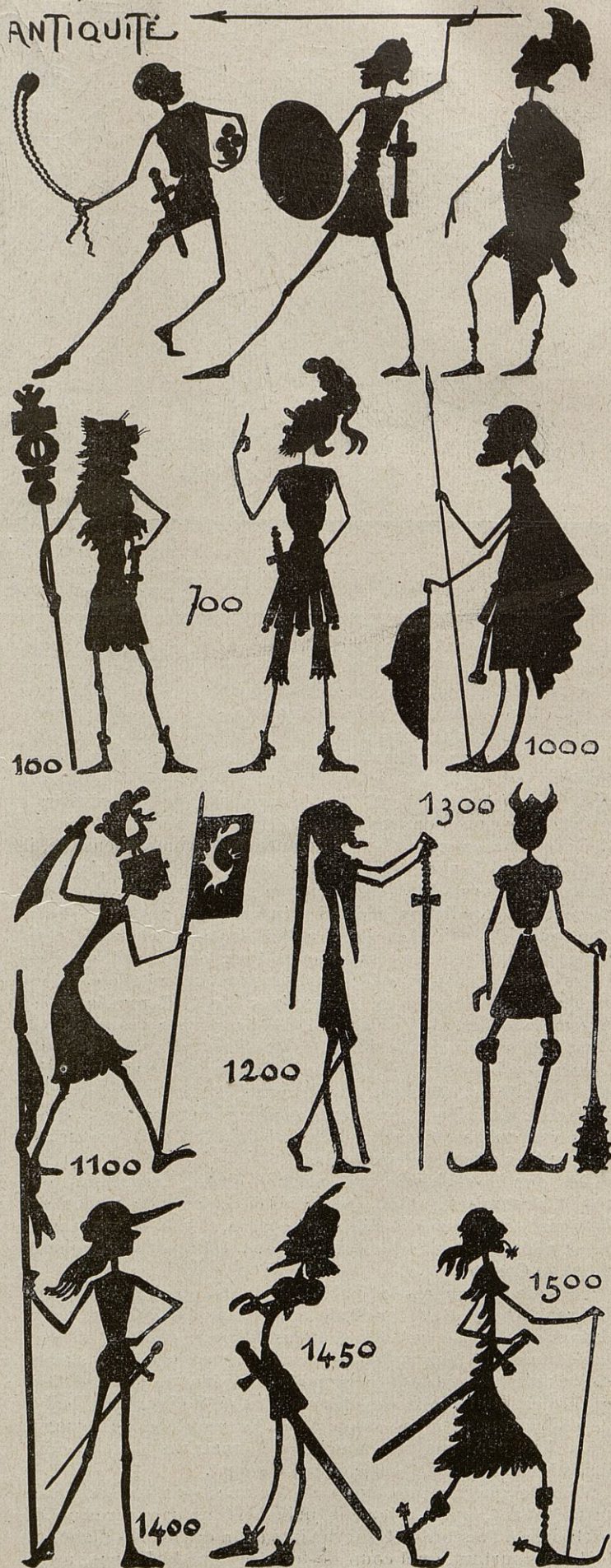
Nous sommes témoins d'un phénomène que les Parisiens qui avouent encore leur âge ne se souviennent pas d'avoir jamais vu: nous avons une saison de Paris au mois d'août! Nos pères nous contaient bien que, de leur temps, nul ne se croyait déshonoré pour fréquenter soit le boulevard ou le bois de Boulogne bien après le Grand Prix et environ la fête de l'Empereur. Notre aïeul Marcellin n'abandonnait sous aucun prétexte ses bureaux de la rue Favart, où nous ne sommes point nés, mais où nous avons été sevrés; et Aurélien Scholl demeurait ferme à son poste devant le perron de Torton: ce n'est que tout à fait sur la fin de sa vie qu'il s'est épris de la campagne d'Etampes, et que son jardin de la rue de Clichy (où l'on s'est tant battu!) lui a paru sans charme l'été. Les vieux directeurs de théâtre, qui

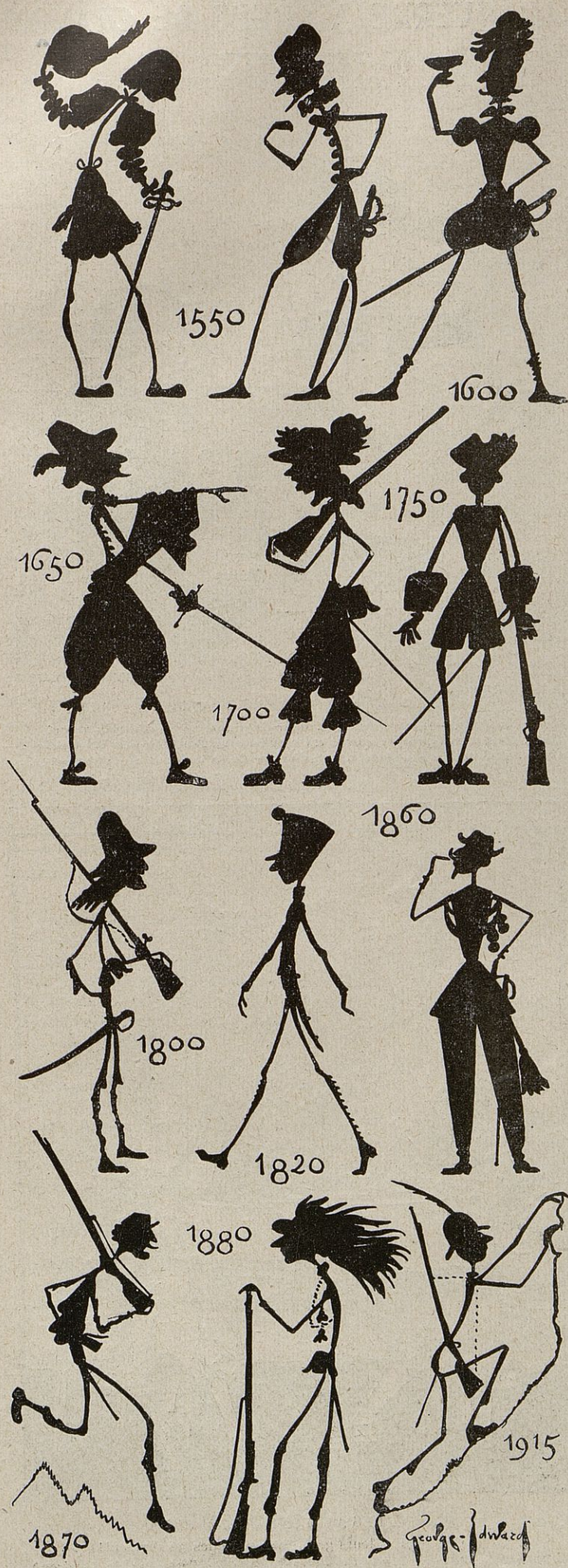
ITALIA, AVANTI!

DES LÉGIONNAIRES AUX BERSAGLIERI:

Les ombres héroïques des soldats italiens, depuis les temps les plus reculés, groupées en colonnes et passées en revue.

ANTIQUITÉ





voulaient se débarrasser hors série d'une pièce de jeune, ne manquaient jamais de rappeler au jeune auteur que les comédies de Meilhac et Halévy qui avaient eu plus de succès avaient vu pour la première fois les feux de la rampe en même temps que ceux de la canicule. N'en déplaise à Marcellin, à Scholl et à P.-I., depuis plus de quarante ans, Paris était abandonné au mois d'août. On comptait bien six fiacres de l'arc de triomphe à l'obélisque, et la place de l'Opéra surtout était si parfaitement déserte qu'elle avait l'air de le faire exprès.

Or, — nous ne croyons pas en le disant révéler les secrets de la défense nationale — Paris, au début de la guerre, a été moins animé, un tout petit peu moins animé que d'habitude. La plupart de ses habitants ordinaires avaient, comme on dit, rappliqué lors de la mobilisation; mais tous ceux que leur âge ou la réforme dispensait d'en repartir pour le front aussitôt après y avoir touché barres, s'étaient aperçus (du diable si je sais pourquoi) qu'ils seraient mieux dans le Midi, et que Bordeaux notamment est une ville bien agréable où l'on ne fréquente pas assez en temps de paix. L'hiver a succédé à l'automne avec une rapidité insolite, bien que l'automne ait duré ses quatre-vingt-onze jours. Le premier de l'an a été morne, et l'on s'est généralement dispensé des corvées de famille. On a déploré que ce fût à cause de la guerre, mais on a été bien content de s'en dispenser. Chose curieuse, l'hiver a aussi duré quatre-vingt-onze jours, mais le printemps lui a succédé aussi vite qu'il avait lui-même détrôné l'automne, et il n'a pas traîné davantage, et Paris a continué d'être un peu morne — très peu, — enfin, un peu.

Et puis l'été est venu, et Paris, au lieu de se vider, s'est rempli subitement. Cette anomalie est inexplicable. Il semble que, d'une part, toutes ces demoiselles aient renoncé à Deauville, et que, d'autre part, tous les pères de famille, après y avoir conduit leurs épouses légitimes et leurs enfants, se soient avisés qu'une convenance élémentaire les rappelait à Paris. Ils vont sur la côte normande du samedi au lundi, et encore! Ils partent par le dernier train et ils reviennent par le premier. Ils ont allégué sans doute le soin de leurs affaires, et comme ils n'ont en réalité rien à faire, ils se promènent. Ne disons pas qu'ils font la fête: leur tenue est irréprochable. Mais il faut bien dîner quelque part et ensuite passer la soirée. On ne trouve plus une table au cabaret, ni un strapontin au music-hall.

Jadis, quand il était de mode de fuir la capitale à cette époque, nous avions des maniaques, les *aoûteurs* comme on les appelait, qui nous juraient que Paris est un séjour d'été idéal. Nous préférons les en croire sur parole. C'était d'ailleurs des histoires de panés: il n'y avait pas un mot de vrai. Mais, en l'an de guerre 1915, il faut convenir que les plus snobs sont ravis d'avoir de mauvaises raisons pour rester ici. On est en nombre, et, cependant, entre soi. On n'entend parler que français (du moins ce que nous prenons pour cette langue): c'est charmant.

L'autre jour, *La Vie Parisienne*, qui surveille ses reins (on ne saurait commencer trop tôt), *La Vie Parisienne* était entrée boire un verre à l'Eau d'Evian, place de l'Opéra. L'aimable jeune personne qui dispense la source Cachat moyennant la modique somme de quinze centimes, lui dit, d'une voix que l'émotion faisait trembler:

— Mais, madame, que se passe-t-il donc? Je n'ai jamais vu, en août, tant de piétons et tant de voitures rue du Quatre-Septembre ni rue de la Paix.

La Vie Parisienne, qui a le don de l'observation, avait remarqué déjà, bien entendu, cette particularité; mais la réplique si juste de l'aimable jeune fille qui personnifie, si j'ose dire, la source Cachat, lui fit encore plus ouvrir l'œil, et elle résolut de procéder à une enquête. Elle fut le soir même dîner dans un restaurant voisin de la Madeleine et qui en porte le nom — nous ne le désignerons pas plus précisément. Bien qu'elle fût arrivée à sept heures et demi précises, comme sous Mac-Mahon, elle eut grand'peine à se caser. Elle fut servie, admirablement d'ailleurs, par des boys-scouts de la classe 20 et par des G. V. C. ou des R. A. T. de la classe 82 et au-dessus. Je vous recommande les demoiselles de Fécamp à la bordelaise. Le public l'égaya aussi beaucoup. Elle avait notamment pour voisine de table une batignollaise du genre rigolo (oh! la vilaine!) qui, afin de séduire un interprète français de l'armée indienne lui parlait anglais par le nez en affectant l'accent américain. Le président Wilson lui-même aurait perdu son sang-froid. Après dîner, *La Vie Parisienne*, mise en goût, se risqua dan

un music-hall du boulevard des Capucines, extrêmement proche de la rue Caumartin : nous éviterons aussi de le désigner plus précisément. Elle vit là des gymnastes, des singes, et une personne importante qui faisait de chic des imitations de Thérèse. *La Vie Parisienne* fut bien aise d'entendre *La Femme à barbe* et *Rien n'est sacré pour un sapeur*, qui la reportaient au temps de sa petite enfance. Comme c'était le soir de la bataille de Riga, elle applaudit frénétiquement une fort jolie danseuse russe, et un jeune danseur russe qui, par miracle, n'était pas tout nu, mais qui n'en était pas moins russe.

A onze heures, la retraite sonnait, et *La Vie Parisienne*, qui avait trouvé moyen de boire un verre pendant l'entr'acte, put se coucher, comme à Londres, sur le coup de minuit, ayant fait une soirée complète, soit le dîner au cabaret, le spectacle et le souper. Nous passons, par pudeur, une petite aventure qu'elle avait failli avoir avec un tout jeune permissionnaire des chasseurs alpins. Ah ! ces promenoirs ! Rien n'est sacré pour les chasseurs alpins. Mais c'est *La Vie Parisienne* qui était contente !



Paris a beau revivre, heureusement il y a des choses d'avant la guerre qui échappent à notre nouvelle sensibilité. Pourvu que ça dure !

Avez-vous lu dans les feuilles que trois camarades de M^{lle} Otero lui font un procès, et lui réclament chacune cinquante louis, pour une tournée qui aurait manqué par un caprice de ladite M^{lle} Otero ? Quand on pense que, l'année dernière, cette cause célèbre nous aurait passionnés ! Est-ce que par hasard nous ne serions plus cabotins ? Le démêlé de M^{lle} Otero et de ses camarades n'a pas eu l'honneur d'un huitième de colonne dans les journaux les plus parisiens. Passons au déluge. Au fait, le déluge, c'est peut-être maintenant. Ces histoires semblent préhistoriques.

M^{lle} Otero ne doit pas prendre pour elle cette épithète. Nous aurons encore beaucoup de plaisir à la voir, et même à entendre parler d'elle quand la paix sera signée. Paris est si fidèle à ses étoiles !

Nous en avons rencontré une, hier justement, qui nous a étonné par l'enthousiasme qu'elle témoignait pour la guerre présente.

— C'est, nous a-t-elle dit, que cela me rajeunit de quarante-cinq ans.

La garde ne se rend pas. Elle ne meurt pas non plus.



Comme les bonnes nouvelles arrivent toujours par deux ou trois, nous avons appris simultanément la victoire navale des Russes à Riga et l'évasion de l'aviateur Gilbert.

Le secret préliminaire n'avait pas été trop bien gardé. La veille même du jour où Gilbert a brûlé la politesse à ses très humains geôliers suisses, le bruit courait déjà de Saint-Cyr à Buc et au Bourget que l'oiseau captif ne resterait plus en cage bien longtemps ; une indiscretion pouvait tout perdre ; mais quand un oiseau veut reprendre son vol, bien malin qui le retiendrait. Les Allemands avaient pris la seule précaution utile contre le coup qu'ils sentaient venir : ils avaient raconté une première tentative d'évasion qui n'existait que dans leur imagination fertile en mensonges. Ils pensaient : on se méfiera, et on le gardera mieux.

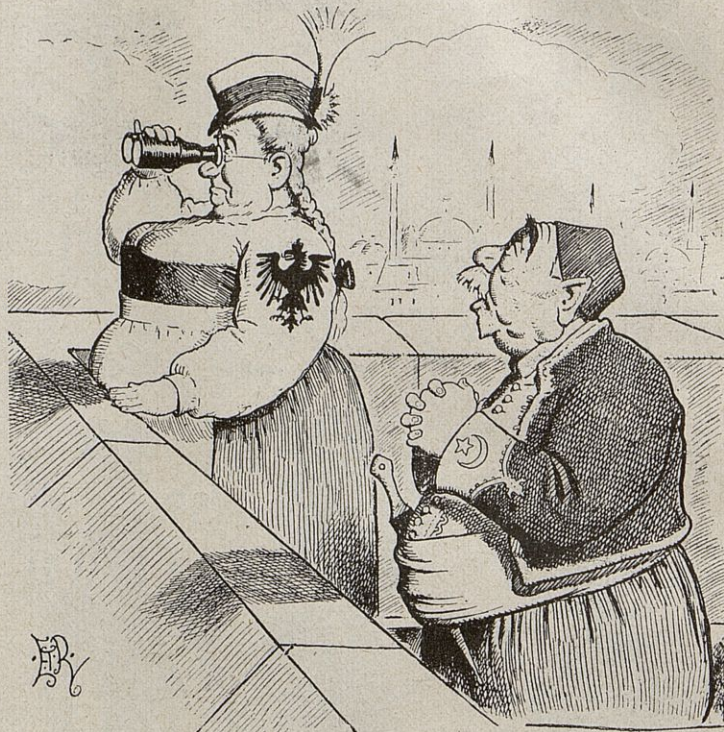
On le gardait très bien, car les Suisses sont la conscience même. Il n'est pas de neutres plus neutres et plus loyaux ; mais il n'est pas de plus braves gens. Gageons qu'ils ont tout fait pour empêcher la fuite de l'aviateur, et qu'ils sont déjà consolés qu'il ait fui.

Remarquons en passant que ce jeune homme n'a aucun goût ni pour le repos ni pour la sécurité. Il avait la meilleure des embuscades, et pouvait y demeurer jusqu'à la fin de la guerre sans mériter le plus petit reproche. Il avait déjà fait tout son devoir et reçu sa croix. Il pouvait se dire : « Chacun son tour, la guerre est finie pour moi. » Il était d'ailleurs traité avec les égards les plus touchants, et sa prison était une aimable villégiature. Il a préféré les hasards, il est revenu, et il est déjà reparti.

Mais nous pensons au pauvre Garros, qui ne rouvrira pas ses ailes si facilement...

LA GUERRE A COUPS DE CRAYON

PETITE REVUE
DE LA CARICATURE ÉTRANGÈRE



SUR LES REMPARTS DE STAMBOUL

LE GRAND TURC. — Sœur Gretchen, sœur Gretchen, ne vois-tu rien venir !
SŒUR GRETCHEN (après un coup d'œil circulaire du Bosphore aux Dardanelles). —
Je crois, mon cher, qu'il serait temps de faire votre malle et de l'enregistrer.
(The Passing Show, de Londres.)



LES AMAZONES MODERNES

Que diraient leurs grand'mères si elles les voyaient !
(The Bystander, de Londres.)

SEMAINE FINANCIÈRE

La bourse de Paris, assez molle et hésitante.

La plupart des valeurs se maintiennent aux environs de leurs cours; dans quelques compartiments du marché il y a même une certaine animation: les valeurs espagnoles surtout et, passagèrement, les russes, par exemple, ont été l'objet de spéculation en conformité des cours du change.

On annonce pour la fin de septembre la liquidation, tant en coulisse qu'au parquet, des opérations de fin juillet, toutes les mesures, dit-on, seraient prises à cet effet.

Nos rentes françaises sont toujours, depuis trois semaines, mollement tenues; il semble que cela vienne à l'appui de la remarque de certains critiques qu'on aurait établi un barrage à des cours jugés de rigueur et que, ce barrage empêchant les transactions, on ait été obligé de l'abaisser.

Dans le groupe des obligations des principales compagnies de chemins de fer, il y a toujours un écart de près d'une trentaine de francs entre les obligations 3 0/0 des diverses compagnies; cela est exagéré étant donné que la seule différence dont on puisse tenir compte en ce qui concerne ces excellentes valeurs est la période d'amortissement qui s'échelonne entre 1950 et 1958, c'est-à-dire qui varie entre trente-cinq et quarante-trois ans.

E. R.

PARIS-PARTOUT

Moulin de la Chanson. Direction: Emile Wolff.
Tél. Gutenberg: 40-40.

Ce qui fait succès et renom
Du gai Moulin de la Chanson
C'est que les choses qu'on y chante
Sont bien pour la Quadruple-Entente.
Avec esprit, avec humeur,
Avec aussi beaucoup de cœur...
Car Hyspa, Marinier, en tête
Et Jean Bastia — ce bon poète —
Georges Arnould, Léonce Paco
Folrey, soutiennent le drapeau
De la bonne chanson française
Frondeuse mais jamais mauvaise.
En plus de chansonniers, ainsi,
Clermont et Blanche de Vinci
Et Musidora, tendre, émue
Jouent, tous les trois, dans la revue!

LES GRANDS HOTELS

AIX-LES-BAINS. — SPLENDID-HOTEL-EXCELSIOR. Le plus grand confort.

BEAUSOLEIL (Alpes-Maritimes). — CASINO MUNICIPAL. Music-Hall, Comédies, Jeux divers.

CANNES. — HOTEL GONNET. L. Daumas, prop., premier ordre.

CANNES. — HOTEL SUISSE. Quartier du Cercle Nautique. A. Keller.

CANNES. — GALLIA PALACE. Ed. Smart, directeur.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ, splendide installation. J. Calvini, directeur.

CHATEL-GUYON (Puy-de-Dôme). — SPLENDID-NOUVEL HOTEL.

ENGHIEN. — Sources sulfureuses. Etablissement thermal. Casino. Concerts symphoniques dans le Jardin des Roses.

FUMADES (LES) (Gard). — GRAND HOTEL. Casino-Cercle.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, 1^{er} ordre. Garage.

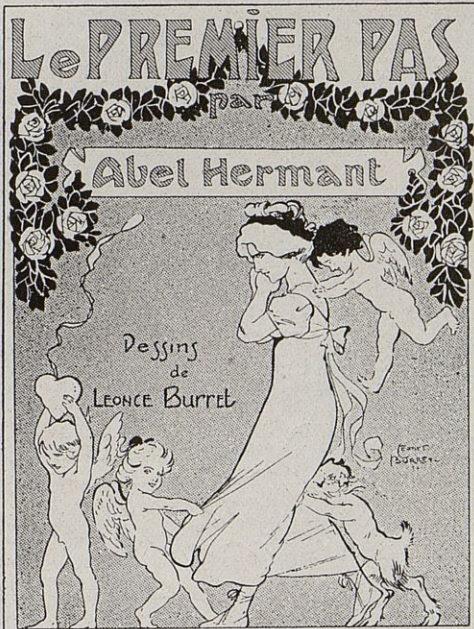
MONTE-CARLO. — HOTEL DE PARIS. Grand confort moderne.

NICE. — HOTEL D'ANGLETERRE. Grand confort moderne. Ouvert toute l'année (prix de guerre).

SAINT-CLOUD. — PAVILLON BLEU. Vue unique sur le parc.

VERSAILLES. — TRIANON PALACE HOTEL. Maison 1^{er} ordre. Téléphone 786.

VICHY. — HOTEL ET VILLAS DES AMBASSADEURS, sur le Parc; tout premier ordre.



Pour recevoir franco par la poste, adressez
3 fr. 50 au Directeur de La Vie Parisienne,
29, rue Tronchet.

Bibliothèque des Curieux

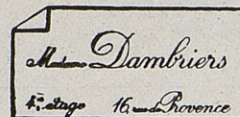
4, rue de Furstenberg, Paris.
Ses collections: *Maîtres de l'Amour*, 7 fr. 50; *Coffret du Bibliophile*, 6 fr.; *Romans humoristiques*, le volume 3 fr. 50; etc., etc. — Catalogue illustré sur demande.

Miss RÉGINA Soins d'Hygiène. American Manucure. Spéc. p. dames. Mais. de 1^{er} ordre. 18, r. Tronchet, 1^{er} à dr. (10 à 7). Madel.

Massothérapie BAINS et BAINS de VAPEUR. 4, rue Duphot (pr. la Madeleine).

Hygiène et Beauté p^r les Mains et Visage. M^{me} GELOT, 8, r. Port-Mahon (place Gaillon).

M^{me} ANDRÉE LEÇONS ANGLAIS et RUSSE 13, r. des Martyrs, esc. dr., 2^e ét. (10 à 7)



MARIAGES

RENSEIGNEMENTS
Maison sérieuse et parfaitement organisée. Relations les mieux triées et les plus étendues.

MARIAGES RELATIONS MONDAINES; 4^e année. M^{me} MOREL, 25, rue de Berne (2^e g.).

Miss GINETT'S AMERICAN MANUCURE SOINS D'HYGIÈNE 13, rue de la Tour-des-Dames (entresol) Trinité (10 à 7).

HENRY FRÈRE et SŒUR. Renseignements mondains. 148, r. Lafayette (2^e ét. à gauc.). Même dim. et fêt.

Miss MOLLIE SOINS D'HYGIÈNE, MANUCURE. 21, rue Boissy-d'Anglas (Madeleine)

SOINS D'HYGIÈNE Manucure, Bains. 19, rue Saint-Roch (Opéra).

MARIAGES RELATIONS MONDAINES. Renseign^{grat}. M^{me} VERNEUIL, 30, r. Fontaine (1^{er} ét. g.).

GRAVURES GALANTES de GERNA. Séries à 5, 10 et 20 fr. Librairie du Progrès, 7, Traversia Relox, MADRID (Esp.).

LYETTE de RYSS MANUCURE, SOINS D'HYGIÈNE. Élégante installation. 130, rue de Tocqueville, 3^e à gauche (11 à 7).

MANUCURE Soins esthétiques. Méthode américaine. M^{me} DOLLY, 16, r. de Berne, r.-d.-ch. 2 à 7 h.

BAINS HYGIÈNE, MANUCURE. PÉDICURE. (Confort moderne.) 41, rue Richelieu. (Entresol.)

SOINS D'HYGIÈNE, FRICTIONS, par Dame dipl. M^{me} DUNENT, 66, r. Lafayette, 1^{er} sur ent. (2 à 6).

Miss THIRTEEN MANUCURE spéc. pour dames. Soins d'hyg. 31, r. Labruyère, 1^{er} à dr.

ANGLAIS et PIANO par JEUNE DAME (1 à 7 h.). JANET, 5, r. Lapeyrère, 3^e face, N.-S.J. Joffrin.

Miss MAUD MANUCURE ANGLAISE, Soins d'Hygiène. 48, rue Rochecouart (entresol).

M^{me} Jane LAROCHE Renseign. artist. et mondains. 63, r. de Chabrol (2^e ét. gauc.).

M^{me} BOYE Experte. MANUCURE ANGLAISE. (Unique en son genre.) 11 bis, r. Chaptal, 1^{er} à g.

CURIEUX Chercheurs, Erudits, Dames et Messieurs, demandez ENIGMAS, qui vous intéressera. F^{rs} ss pli clos: 0.35. Ec. Walter RIGG, 30, r. de Ponthieu, Paris.

MANUCURE dipl. Spéc. p. dames. Secret beauté. Se rend domic. Ec. M^{lle} TALIBART, 107, r. de Sévres

HYGIÈNE Nouvelle installation. BAINS. (2 à 6 h.). M^{me} ROCCHI, 4, r. Turgot, esc. A, r.-ch. dr.

HYGIÈNE MÉTHODE ANGLAISE. Renseign. mondains. Miss DAISY, 48, r. Dalayrac (entres.), 2 à 7.

Lady EDWIG MANUCURE, SOINS D'HYGIÈNE 4, r. d'Armand St-Honoré (ap.-midi) Opér.

SOINS D'HYGIÈNE M^{me} DARCY 18, rue Cadet, 2^e ét. (10 à 8).

M^{me} Andrey MANUCURE ANGLAISE. Méthode unique. 47, rue d'Amsterdam, 2^e gauche.

JANE FRICTION. Méthode anglaise, par Experte 7, faub. St-Honoré, 3^e (Dim. et fêtes.)

SOINS D'HYGIÈNE M^{me} de 1^{er} ord. 65, r. de Provence (ang. ch. d'Ant.) Se rend à domic.

M^{me} ROCKELL SOINS D'HYGIÈNE 30, r. Gustave-Courbet (2^e face)

Soins d'hygiène FRICTIONS. Méthode ang. M^{me} LÉA, 32, rue Pigalle, 1^{er}. Dim. et fêtes.

JEAN FORT, Libraire-Éditeur à PARIS 71-73, Faubourg Poissonnière, envoie gratuitement sur demande son dernier Catalogue.

SUAVE MARI MAGNO...



LA FLOTTE DE GUERRE